

Chapitre 20

Dans le Marigot Écossais.

La navigation est aisée sur une eau calme. Le soleil finit de surgir sur notre droite au-dessus des collines qui nous donnent vraiment l'impression de naviguer sur l'eau d'un fleuve. L'équipage me semble bien réduit pour un navire de cette longueur. Il est vrai que ces goélettes sont construites de la manière la plus rationnelle que j'aie vue jusqu'aujourd'hui. Une grand-voile à corne, une grand-voile de misaine également à corne, une trinquette au point d'amure ancré sur le pont avant et un foc sur bout-dehors qui ne fait que peu saillie en avant de l'étrave. Le maître bau assez en arrière creuse les entrées d'eau qui fendent ainsi la surface comme un couteau acéré. Mais comme la coque est assez large en arrière, le bateau navigue avec assez peu de gîte et semble avoir une bonne raideur à la toile.

Je suis toujours derrière le timonier, en compagnie du capitaine. En observant la voilure je note que les indications NY et 20 ne figurent plus sur les voiles. Je voudrais bien poser la question mais je suis appuyé au bord du cockpit à droite et le capitaine est dans la même position à gauche. Entre nous deux, à gauche de la barre, le timonier nous fait écran de sa haute stature. Je prends donc sur moi de me déplacer de l'arrière de la barre vers l'entrée du carré à l'avant du cockpit. Le capitaine monte carrément sur le passavant gauche où je le rejoins. La lisse de bois qui entoure le pont est assez haute mais n'arrive qu'à mi-cuisse d'un homme de taille moyenne. Il n'y a pas réellement de bastingage. Par précaution, je me porte contre un cube de bois assez haut installé en avant du toit bas en sifflet qui couvre l'escalier de descente vers le carré. Je suis surpris que sur le passavant de gauche reste une énorme aussière plus ou moins en vrac. Le capitaine me fait signe de l'accompagner vers le pont avant. Je suis curieux de bateau inconnu chez nous. Nos goélettes n'ont pas du tout cette forme de coque.

- Capitaine, ce bateau est bien le même que celui qui figure sur la peinture à l'huile que j'ai vue dans le bureau ?

- Oui, monsieur. Mais je vous l'ai dit, depuis que ce tableau a été réalisé, le bateau a évolué.

- J'ai vu en effet qu'il ne porte plus les marquages de voiles qui figurent sur le tableau.

- Évidemment puisque je ne suis plus pilote du port de New York. J'ai choisi de faire du cabotage de transport. Avec cette goélette, je pourrais même faire du transport jusqu'au Venezuela. Je me contente de Cuba, et des Petites Antilles. En ce moment je préfère travailler pour des voyages plus... discrets. Et plus lucratifs. »

Comme il s'arrête de parler, je respecte son silence. Après un coup d'œil en tour d'horizon, le marin redescend dans le cockpit et de là dans le carré. Les marins de l'équipage sont aux aguets chacun à son poste. Je suis frappé du silence qui règne à bord. Je me fais tout petit en attendant que la situation s'éclaircisse.

Tandis que la goélette file sur l'eau grise, je ne peux m'empêcher de penser que le 5 septembre 1781, pendant la guerre d'indépendance des États-Unis, la marine française commandée par l'Amiral de Grasse a défait la flotte Anglaise dans cette baie et que cette victoire a contribué à aboutir à l'indépendance des États-Unis. Et nous revoici à pied d'œuvre mais pour quelles causes ?

*
* *

Les marins de ce bateau restent muets, déjeunent puis dînent par roulement. Il nous faudra dans les meilleures conditions une vingtaine d'heures de navigation pour arriver en vue de Baltimore. En fait, comme le vent adonne ou refuse, il faut tirer beaucoup de bords durant la nuit. Et au matin nous ne sommes finalement pas si loin de l'endroit où nous étions lorsque

je suis parti dormir sur une banquette du carré. Avec le lever du soleil, le vent se régule à nouveau. Il est maintenant une forme de ponant et entre dans les voiles de l'arrière droit du bateau. Le capitaine fait choquer les écouteurs et envoyer un immense foc qu'ils appellent un « yankee ». Le bateau prend une vitesse beaucoup plus élevée et fend la surface couverte de risées en soulevant une vague d'étrave peu turbulente qui laisse penser que la coque est vraiment fine et faite pour la vitesse. Le bateau vibre de tout son gréement et chante sous le vent. La côte défile à grande vitesse. Lorsque nous passons l'estuaire du Potomac, le courant de surface diminue. Le navire, tout en gardant sa vitesse par rapport à l'eau, accélère encore par rapport à la terre. Le capitaine me prend à part : « Nous devrions arriver en vue de Baltimore vers trois heures de l'après-midi. Tenez-vous toujours à débarquer ouvertement au port ?

- Mais bien sûr. Je me présenterai au service de l'immigration.
- Ils vont vous questionner et ils sont très curieux.
- Je m'en doute, mais je n'ai rien à cacher.

Entre l'arrivée devant le port de Baltimore et notre amarrage au quai de la compagnie avec laquelle travaille Larry Moore il se passe bien une heure. Aussi, lorsque je débarque sur le ponton de bois deux hommes en uniforme et deux autres en chapeau melon m'attendent impassiblement mais fermement.

- M. Pierre-Hubert de Berdeilhe ? » Celui qui semble le chef a bien du mal à prononcer un nom comme le mien dont les nombreux « r » mettent son gosier à la torture. Et encore je n'insiste pas sur le « u » de mon deuxième prénom.

- C'est moi. » Eux ce sont deux agents en civil de l'immigration et deux « *operatives*¹ » locaux de chez Pinkerton. Je leur dis que cela se trouve fort bien parce que cela va simplifier mes recherches.

- Quelles recherches ?
- Nous en parlerons dans un bureau discret, si vous acceptez de m'entendre. J'ai des choses à vous dire, si vous êtes compétents pour m'entendre.
- Nous vous entendrons succinctement juste pour savoir à qui vous adresser parmi nos chefs. »

Nous revoilà dans la bureaucratie. Un fiacre à un seul cheval nous conduit devant un immeuble de brique à trois niveaux construit près du port. Au premier étage, un large bureau fait penser à un hall de petite gare. Y travaillent plusieurs agents en civil sur des dossiers et des registres. Les deux agents de l'immigration m'entendent les premiers et semblent satisfaits de mes réponses. D'ailleurs, ils me remettent un papier m'autorisant à séjourner quinze jours dans le territoire de l'Union. Ensuite, les deux agents de Pinkerton me reprennent en compte et m'invitent à les suivre. Re-voyage en voiture jusqu'à une maison de ville entourée d'un parc arboré clôturé de grilles de fer forgé. Là, on me conduit dans un bureau meublé d'une table et de trois chaises. Pour le reste, la pièce est vide et sa fenêtre barreaudée est occultée par des contrevents extérieurs. À leur demande, j'expose à mes deux interlocuteurs que j'ai à vendre des photographies militaires prises ils y a quelques jours à Charleston. Sur mes motivations, malgré leurs questions, je reste évasif, me cantonnant à évoquer l'esprit de la République, l'abolition de l'esclavage en France et le soutien historique des Français aux États-Unis. Après m'avoir entendu en prenant quelques notes, les deux agents me demandent de les suivre dans une salle de détente où ils m'offrent une consommation. Ils ont beau me proposer un bourbon, je préfère un thé à la sauge qui embaume dans un samovar de cuivre. Tandis que le plus petit des deux s'esquive, l'autre, un grand slave, me sert copieusement en se servant lui aussi une chope de thé noir et sucré. Nous savourons le breuvage quand le « petit » revient avec un message. Il se tourne vers moi et m'annonce que le grand Allan Pinkerton en personne tient à me rencontrer. Mais je n'aurai

¹ *Operative* : appellation technique qui correspond au concept français d'agent de terrain en civil.

pas besoin de me rendre à Washington puisque le « Directeur » est justement à Baltimore. Je prends l'air surpris, comme il se doit, mais en fait c'est bien pour le rencontrer que je suis venu ici.

Nous passons un petit moment à siroter, eux leur bourbon, moi mon thé en devisant gentiment de choses et d'autres. Mon sac de voyage est dans un coin de la pièce et je vois bien que le « chef » est intrigué par mon revolver. Il a du mal à le bien distinguer parce que je le porte dans son étui fermé qui est le seul dont je dispose. Et puis il finit par ne plus pouvoir se retenir de poser la question : « Est-ce une arme française qui est si volumineuse ? »

- Oui et non, c'est un LeMat à percussion.

- Mais c'est une arme que portent les officiers sécessionnistes !

- Il me semble qu'ils portent surtout des armes américaines, même s'ils en font aussi venir d'Europe. Celle-ci, je l'ai achetée en France mais elle arrive d'Angleterre. J'ai d'ailleurs les papiers de la douane française pour ne pas devoir payer de taxe en rentrant chez moi. »

Comme nous sommes entre gens de bonne compagnie il m'exhibe son propre revolver, une arme assez ramassée avec une crosse arrondie en bec de perroquet. Le bâti ressemble fort à celui des revolvers Colt courants dans ce pays. Il s'agit d'une arme dissimulable assez facilement mais à laquelle son calibre d'environ onze millimètres confère une assez forte puissance d'arrêt. « Mais cette arme ne tire que cinq coups ! » m'étonné-je après l'avoir prise en mains.

- Cela nous suffit. Il ne s'agit pas pour nous de nous engager dans des combats militaires mais bien de disposer d'une arme efficace en cas de difficulté lors d'une enquête. Si nous savons que nous allons tomber sur du « dur », alors nous montons une opération avec des agents armés avec des fusils, des carabines et en nombre suffisant pour nous assurer la supériorité. Le plus souvent, pour des raisons de procédure, nous faisons appel à la police locale. »

L'arrivée d'une voiture dans la cour met fin à notre conversation. Il est temps de partir. Comme nous allons rencontrer le Directeur de l'Agence en personne, mes cicérones me demandent de désamorcer mon revolver. Dans leur voiture, je ne risque rien. Je m'exécute avec une légère appréhension, mais que faire d'autre ? Je suis bien maintenant dans le piège de Baltimore. Cependant, mes accompagnateurs restent détendus et amicaux. « Si vous aimez la photographie, me dit le « slave », vous allez être servi. Nous nous rendons vers un site que l'agence vient de se voir attribuer par le cabinet du Président Lincoln pour instruire et entraîner nos agents. Mais le Directeur a convoqué notre photographe pour réaliser des prises de vues « *for the records* » [pour l'histoire].

- Et pourquoi « pour l'Histoire » ? S'est-il produit un événement historique pour votre société ?

- Oui, mais le Directeur vous en parlera lui-même, s'il le juge nécessaire. »

Je commence à comprendre leur méthode. Ils font comme si j'étais au courant de ce dont ils me parlent. Si je n'avais pas réagi, ils auraient compris que je sais que leur agence de police privée est en train de devenir un service officiel de renseignement et d'espionnage.

La nouvelle voiture, une berline noire à deux chevaux, est assez lourde mais est confortable. Nous ne sommes pas secoués et je peux voir le paysage par la fenêtre dont le rideau est relevé. La lunette arrière est en revanche masquée par son rideau rouge sombre. Nous quittons Baltimore proprement dit pour des faubourgs de lotissements de maisons particulières de classe moyenne. Je pense que nous sommes sur le point d'arriver, mais il faut encore une bonne quinzaine de minutes à vive allure pour entrer dans la grande cour de ce qui a dû être une maison patricienne, sans doute une plantation. La cour est encombrée d'herbes folles qui poussent de façon anarchique. La maison d'habitation semble fermée et abandonnée. Les communs et les hangars sont ouverts à tous vents. Devant un grand arbre qui masque en partie la maison d'habitation avec sa véranda à colonne, j'aperçois cinq messieurs prenant la pose, assis sur des chaises pliantes de couleur verte comme on en trouve dans les magasins d'intendance militaire. La voiture s'arrête à bonne distance de ces messieurs et

surtout du photographe que nous voyons s'agiter sous la jupe noire de sa chambre monumentale.

Quatre des cinq hommes sont en redingote et chapeau haut-de-forme. Au premier rang à droite lorsqu'on regarde vers la chambre photographique, un homme barbu en chapeau melon semble diriger l'opération de prise de vue. C'est à ne pas manquer Allan Pinkerton, même s'il paraît beaucoup plus petit que ne le laissent penser les images que l'on peut voir de lui dans les journaux.



Au premier rang, en chapeau melon, Allan Pinkerton dirige les opérations de prises de vues à l'ancienne ferme de Baltimore

Pour ne pas gêner, nous restons à bonne distance du photographe et de ses sujets. L'homme de l'art prend plusieurs clichés et se déclare enfin satisfait. Les cinq hommes quittent la pose et se détendent. Nous nous approchons à pas comptés et j'entends tout de même le photographe qui assure d'une voix forte :

- Je vous le promets, monsieur le directeur. Personne n'y verra rien. On aura vraiment l'impression que vous étiez devant une tente militaire près d'un champ de bataille.

- Que voilà une bonne chose. Bien voyons maintenant ce jeune homme que nous conduisent nos camarades. »

L'Écossais semble aimable, au premier abord. Il est manifestement le chef. Il me prend par le coude droit et m'emmène vers la maison d'habitation. Les quatre chapeautés haut-de-forme nous suivent d'assez près pour ne pas perdre un mot de nos échanges. Ce qui est inutile puisque nous ne parlons que de futilités. Assez loin derrière suivent les deux agents de terrain. La pièce dans laquelle nous entrons a été manifestement nettoyée mais il y a encore beaucoup à faire dans cette maison si on veut l'habiter à nouveau. Il y a encore peu de mobilier mais ce qui s'y trouve fait très mobilier de caserne militaire ou de bureau de police. Nous nous asseyons sur des chaises pliantes en bois autour d'une table qui, n'était son style très élémentaire, pourrait servir de table de salle à manger à une vingtaine de personnes.

L'ambiance est sinon détendue parce que Pinkerton est autoritaire et que cela se sent, du moins est-elle amicale ; pour le moment. Je dois expliquer dans le détail ce que je suis venu faire en Caroline du Sud. Mon parcours en France l'intéresse. Et il semble surpris que je ne lui cache rien de ma vie militaire. Ce qui l'intéresse davantage, c'est que j'aie accepté de porter ces fameuses photographies.

- Monsieur le Directeur, vous rendez-vous compte de la situation dans laquelle je suis ? En arrivant en Caroline du Sud, je ne pensais pas voir évoluer les choses ainsi qu'elles évoluent en ce moment.

- Vous saviez bien que cet État a fait sécession à la fin de l'année dernière !

- Certes, mais je ne mesurais pas alors ce que cela signifiait. Imaginerait-on la France se couper en deux parce que les Bretons décideraient de faire sécession ? Je ne pensais pas que cela fût aussi grave. Je serais bien retourné en France mais en fait je dépens toujours du Gouverneur de Guadeloupe. Lorsqu'il a été décidé de mettre fin à ma mission, on ne m'a pourtant pas radié du corps des géomètres d'État. Donc je suis venu en Amérique du Nord pour évaluer dans quelles conditions je pourrais trouver un travail dans mes cordes, plutôt comme géomètre ou géographe. Mais voici que s'annonce une guerre qui risquerait bien d'être longue et meurtrière.

- Qu'est-ce qui vous fait penser cela ?

- Parce que je ne pense pas que si les États se mettent à se combattre, les belligérants se fassent de cadeaux. On a vu avec la bataille de Solferino les horreurs que permettent les moyens modernes. Je ne pense pas que quiconque parmi les chefs politiques envisage de reculer.

- Et de quel côté vont vos sentiments ?

- Du côté des victimes. Du côté de ces soldats qui vont se faire tuer voire mutiler à jamais pour une cause qu'ils croient juste parce qu'on la leur aura présentée de manière à ce qu'ils pensent ainsi. Du côté des femmes et des enfants qui ne verront plus revenir celui qui était l'un des deux pivots de la famille. Du côté de ces parents qui comprendront trop tard que leur fils ne reviendra pas.

- Mais enfin, vous autres Français avez bien aboli l'esclavage !

- Vous savez bien que ce n'est pas l'essentiel des différends qui opposent les deux camps. Et pour vous répondre, il n'est pas simple de prendre parti. Je suis très bien accueilli en Caroline du Sud et je me sens bien avec les gens que je côtoie.

- Évidemment vous ne côtoyez pas d'esclaves !

- Mais si ! Le cocher qui conduit la voiture que l'on me prête pour faire mon travail de topographe est devenu un ami. Il prend en note avec exactitude les mesures que je lui dicte. Il m'aide à faire les calculs topométriques grâce auxquels on peut ensuite établir les plans qu'ont commandés les clients.

- Mais il sait donc lire ! Il n'est pas esclave, alors.

- Monsieur le Directeur, pourquoi me prenez-vous pour un innocent. Vous savez très bien que l'esclavage est en train de se dissoudre tout doucement dans la modernité.

- Mais alors, pourquoi m'offrez-vous vos services ? Je comprendrais que vous fassiez tout pour m'entôler en me vendant des photos expurgées. Mais vous me portez de votre propre chef des plaques dont on sait bien qu'il n'est pas aisé de les falsifier. Je souhaiterais que vous m'indiquiez de quel modèle de chambre vous vous servez.

- Rien n'est plus simple, monsieur le directeur, elle est dans mon sac de voyage. Je puis donc vous la montrer. Et même la soumettre à l'examen de votre photographe. »

L'Écossais me remercie vivement. Je confie donc la chambre à l'examen de l'homme de l'art et nous continuons notre conversation. « Comme géomètre, j'ai été missionné pour faire les travaux topographiques liés à l'extension du dépôt ferroviaire de Charleston. Ensuite, on m'a demandé d'implanter des repères autour de la baie de Charleston. Je ne savais pas qu'ils allaient se servir de ces points topographiques pour régler leurs tirs d'artillerie. Je me suis donc demandé jusqu'où ils iraient et ce qu'ils allaient me demander.

Alors, comme j'ai entendu parler des conférences de ce M. Dunant, le Suisse qui veut créer un organisme international de soin aux blessés de guerre, en allant jusque dans les camps de prisonniers, je me suis dit que je pourrais peut-être tenter de monter ce genre de société de bienfaisance ici puisque les gens vont se faire la guerre.

- Vous ! Vous qui avez été militaire. Vous qui bravez les esclavagistes en faisant écrire des nègres esclaves au vu et au su de tous ! Vous qui ne manquez pas de courage vous seriez prêt à mater des prisonniers qui se sont si mal battus qu'ils se sont fait capturer ! »

Je suis assez désarçonné par l'incohérence apparente des propos de Pinkerton. Mais je continue néanmoins ma « confession ».

- Donc, poursuis-je, je commençais sérieusement à me demander comment faire pour que mes travaux ne servent pas des buts belliqueux quand j'ai reçu cette invitation du Général Davis à venir le rencontrer pour une question sensible. En fait, il voulait me proposer de me rendre dans un État de l'Union pour de là vous rencontrer et vous faire tenir ces fameuses photos truquées. »

Je suis interrompu par l'arrivée du photographe. « Monsieur le Directeur, ce jeune homme ne se moque pas de vous. Ses plaques sont la confirmation que les positifs qu'il vous a apportés sont retouchés. J'ai pris sur moi de les tirer sur papier.

- Et votre verdict ?

- L'objectif de la chambre de Monsieur est d'excellente qualité et les photos sont très nettes, plus que celles qu'on lui a demandé de vous vendre. Il ne les a pas prises tout à fait du même angle, mais elles couvrent à peu près les mêmes emplacements. En fait, les plaques couvrent des endroits que ne montrent pas les épreuves sur papier qu'il vous a apportées de la part de ses employeurs. De plus, j'ai pris un cliché avec sa chambre et j'ai pu mesurer que c'est bien cette chambre-là et non une autre du même modèle qui a pris les plaques que Monsieur vous a apportées. »

Devant ce saut de technique, je fais la « *poker face* ».

- Que pensez-vous de tout ceci, Monsieur de Berdeilhe ?

- Rien de spécial. Je trouve tout à fait naturel que vous vérifiiez avec soin ma sincérité. Vous savez que je suis venu ici dans des conditions dangereuses pour moi. Je me suis livré à vous. Je sais que vous êtes un grand enquêteur privé, célèbre dans tous les États-Unis et même dans les États qui font sécession. Je pense qu'une personnalité de votre niveau doit pouvoir transmettre ces images à qui de droit, ici.

- Mes agents m'ont dit que vous teniez à me rencontrer. Pourquoi moi ? Je ne suis que le directeur d'une agence privée de police et de détectives.

- Je sais qui vous êtes parce que tout le monde parle de vos succès en matière de police criminelle. J'ai donc appris que vous êtes né Écossais. Ce qui me rapproche de cœur de vous.

- Ah bon ? Et pourquoi donc ?

- Monsieur le Directeur, nous n'oublions pas nos amis. Les Écossais étaient déjà nos alliés au moment de la bataille de Bannockburn, il y a bien des siècles. Les Anglais qui vous ont tant fait de mal continuent avec nous. Il y a deux ans, ils nous ont accusés de continuer la traite des nègres. À tel point que nous n'offrons plus de travail aux Africains. Nous faisons venir des travailleurs volontaires des Indes orientales. Donc à titre personnel je vous admire pour votre travail de police et je vous considère comme un allié et même pardonnez mon audace, un ami. Je suis très honoré que vous ayez accepté de me recevoir. Maintenant, si j'osais...

- Oui ?

- Les temps risquent de devenir difficiles dans le Sud. Même pour moi. Le Consul de France à Savannah m'a remis une lettre de recommandation pour tenter d'obtenir un laissez-passer, une sorte de lettre de passeport pour que je puisse venir dans le Nord. Je pourrais aussi vous dire que je suis porteur d'un document du même style établi par le secrétaire d'État de la Caroline du Sud...

- Montrez-moi ces documents !

Je sors donc les deux documents du marocain que j'ai placé dans mon sac. Pinkerton les examine avec soin et je vois ses yeux se plisser. On dirait un maquignon qui perçoit comme une bonne affaire qui se trame.

- Je vais vous faire une confidence, Monsieur de Berdeilhe. Si nous prenions des photographies de notre équipe aujourd'hui, c'est que le Président Lincoln qui sait ce qu'il me doit en particulier ici à Baltimore m'a chargé de mettre sur pied un service de renseignement pour contrebattre les initiatives des dixies dans ce domaine. Lorsque ce traître de Jeff Davis a chassé sans ménagement mes « *operatives* » de la Caroline du Sud, de la Georgie, de la Caroline du Nord et de la Virginie, il n'a pas pu détecter mes « *taupes* ». Ce sont des agents de la Compagnie qui ont la charge d'animer les indicateurs. À la différence des « *mouches* » – mes indicateurs – ces « *taupes* » sont de vrais agents rémunérés. Ils sont en contact avec moi par le télégraphe et par le courrier. Ils ont l'habitude du travail clandestin et leurs informations sont de bonne qualité. Ainsi, je savais beaucoup de choses sur vous avant que de vous rencontrer et j'ai pu mesurer que vous ne me mentiez pas. Et maintenant que vous m'avez fait tenir ces photos, que nous proposez-vous ?

- De travailler pour vous. Je resterai dans les États confédérés avec un statut reconnu, géomètre, ou autre emploi de ce genre. Comme je suis têtu, je vais continuer à œuvrer dans le même sens que M. Dunant. Si je puis obtenir de Washington un sauf-conduit qui serait le pendant de celui de la Confédération, je pourrais passer les lignes lorsque le besoin s'en ferait sentir.

- Moins nous nous rencontrerons, mieux cela sera. Mais vous pourrez toujours me joindre. Je vous ai dit que j'ai des agents au Sud. L'un d'eux vous servira de contact. Rassurez-vous, il vous trouvera et ainsi vous ferez connaissance. Vous pourrez lui remettre des messages à me transmettre ou des documents, des photos par exemple. Parce que si vous prenez l'habitude de venir, il faudra bien que je vous donne des informations à transmettre à... l'Amiral... Smith. Ce que je ne souhaite pas.

- Soit, mais je souhaiterais rencontrer cette M^{lle} Clara Barton. Nous pourrions échanger des vues sur ce qui va se passer et sur ce qu'elle compte faire pour les blessés de guerre.

- Vous perdrez votre temps avec cette suffragette.

- Il n'empêche. J'aimerais bien la rencontrer.

- Alors, il vous faudra partir pour Washington. C'est là qu'elle est encore. Mais pourquoi la rencontrer ?

- Parce qu'il lui sera aussi difficile qu'à moi de traverser les lignes de front. Il faudrait que nous puissions coopérer pour les cas les plus graves. En particulier, il faudra se procurer et partager des médicaments et des moyens de soins pour équiper les hôpitaux de campagne, les hôpitaux de villes et tenter de réduire les souffrances de ces pauvres gars.

- Mais serait-il vrai que vous vous souciez de ces balivernes ?

- Toujours est-il que si je puis revenir de temps en temps il me semble que cela permettrait de vous donner des informations que les câbles chiffrés ou les photographies même de la meilleure qualité ne peuvent rendre. Les ambiances, le moral des civils etc. Mais pour ce faire, il me faudrait un prétexte et le sort des blessés de guerre pourrait bien en être un.

- Si vous le voyez ainsi... En tout cas, je vous remercie de cette rencontre et de votre sincérité. Je suis heureux de voir que tous les Français ne sont pas du même avis que leur Empereur. Que pensez-vous de cette campagne au Mexique ?

- Qu'elle va coûter fort cher au Trésor, donc aux Français, pour un bénéfice qui me semble bien aléatoire. Les Mexicains ne sont pas des sauvages que l'on manipule comme des chefs de tribus africains. En outre, si la France soutient un régime qui leur déplaît, les Prussiens seront bien capables d'armer les Mexicains avec de l'armement de la meilleure qualité. Honnêtement, je me demande ce que l'Empereur cherche dans une campagne

dangereuse à des milliers de milles nautiques de la France. On dirait que les mésaventures de son oncle ne lui ont pas servi de leçon. Mais de toute façon, je ne suis absolument pas au fait des dessous de cette affaire. On m'a dit qu'il souhaite mettre en place une dynastie dont le premier souverain serait son cousin Maximilien, un Autrichien, donc. Mais en fait je ne sais pas grand-chose de cette affaire. »

Nous prenons congé l'un de l'autre. J'ai tout même demandé une faveur à mon nouvel « employeur », une avance pour pouvoir me rendre à Washington. C'est vraiment un Écossais. Il rechigne un peu mais reconnaît que les photos que je lui apportées valent bien une récompense. Il me fait remettre contre reçu une somme de cent quatre-vingts dollars fédéraux, ce qui me va tout à fait. J'éviterai ainsi de changer des Louis d'or contre des dollars en papier. Ceci fait, il me confirme que l'un de ses agents à Charleston me contactera pour établir les modalités de contact et de remise des informations que je récolterai. Ensuite, il me remet entre les mains des deux agents qui m'ont conduit à lui pour me faire loger dans l'hôtel qui doit me recevoir. « Aux frais de l'Agence », précise-t-il. Ensuite pour le déplacement à Washington, il me fait remettre un billet de service qui me permettra de voyager de Baltimore à la capitale fédérale.

L'hôtel est propre et proche de la gare qui conduit vers le Sud. Mes deux anges gardiens ont fini leur service et me laissent seul. Et libre de mes mouvements. Je profite de cette soirée libre pour me rendre chez le barbier et ensuite dans un établissement de bains. C'est tout rénové que je prends le lendemain le train pour Washington. Un agent de Pinkerton m'attend à la gare pour me conduire chez M^{elle} Barton. Il en profite pour me remettre une enveloppe scellée. « Vous avez ici un passeport pour étranger et des lettres d'autorisations diverses, dont l'utilisation de vos armes. Vous n'avez qu'à noter à la plume leurs numéros aux endroits prévus. »

M^{elle} Barton habite une maison modeste devant laquelle un chariot semble empli de meubles. C'est une femme très droite qui me reçoit dans un véritable déménagement. Elle est manifestement en train de quitter la place. C'est ce qu'elle me précise en me montrant les dernières malles qui vont être chargées. « Je suis sur le départ, ainsi que vous le voyez. Je retourne à Oxford pour mettre mes affaires dans notre maison de famille. Ensuite je vais me mettre à la disposition du gouvernement pour servir comme infirmière. Mais du peu que j'ai vu, il va y avoir beaucoup de travail.

- C'est exactement mon opinion. Rien n'est prêt pour faire face à l'afflux de blessés que vont générer les batailles des armées modernes. Il n'y a pas assez d'hôpitaux d'infrastructure et encore moins d'antennes médicales du champ de bataille.

- Mais pardonnez-moi, monsieur. Quel était le but de votre visite ? »

J'explique à cette femme que je sens courageuse et déterminée la partie avouable de mon voyage dans le Nord. Elle me demande l'adresse où me joindre. « En ce qui me concerne, je vous ferai signe dès que j'aurais à nouveau une adresse définie. Je vous donnerais bien celle de ma famille, mais je vais très rapidement me trouver ailleurs. Prenez toujours cette carte, de là on vous indiquera bien où me trouver. Et peut-être nous rencontrerons-nous sur quelque lieu de bataille ou dans quelque hôpital proche d'un lieu de massacre. »

Je la laisse donc avec ses bagages et décide de me rendre à la délégation diplomatique française. Il s'agit en fait d'une véritable ambassade. Je suis reçu avec méfiance par le clerc de l'accueil. Il prétend me faire rencontrer le consul de trésorerie.

- Ce détail nous le réglerons plus tard. Je souhaite rencontrer soit le Ministre plénipotentiaire soit son premier conseiller. Je suis porteur de plis confidentiels en provenance de Monsieur le Consul de France à Savannah en Georgie.

- Et pourquoi ces documents ne nous parviennent-ils pas par le courrier diplomatique ? »

Je suis sur le point de perdre patience quand une porte s'ouvre, donnant dans le hall d'accueil en venant de la zone à accès réservé. Je ne me retournerais pas si une voix connue ne m'interpellait pas.

- Eh ben ça ! Si je m'attendais à te voir ici. Chic à Cyr, chic aux Traditions, chic aux Anciens. » Avant même de me retourner, je rugis « La tête, Bazar perdu ! »

Sortant du cabinet de l'Attaché militaire, mon binôme de Saint-Cyr, mon jeune d'une année, mon Bazar. Un type extraordinaire. Sportif émérite, officier d'une haute valeur morale et travailleur acharné qui sait garder en tout temps le sens de l'humour. Un gars sérieux au travail qui ne se prend jamais au sérieux. Il a un défaut rédhibitoire pour une partie de l'Armée de terre, il est israélite. Il a néanmoins pu se présenter au concours, être admis par la sécurité militaire peut-être grâce à ses qualités foncières et sa culture – pour la paix de mon âme j'espère que c'est cela – mais on a dit aussi que c'est en partie dû au fait qu'il a été parrainé par le vénérable de la Loge Maçonnique de son père.

Quoi qu'il en soit, je suis intimement persuadé que le fait de lui avoir donné la possibilité d'entrer à Saint-Cyr a été une grande chance pour l'Armée. Je lui tombe dans les bras et nous nous serrons avec affection. Je parie que le « pailleux » de l'accueil doit nous prendre pour deux invertis. Je m'en fous. Je prends mon « jeune » à part et lui explique qu'il faut à tout prix que je me procure de l'huile pour friture de haute qualité. Il comprend à demi-mot et m'invite à le suivre dans son bureau. Il est adjoint à l'attaché militaire qui est un Amiral. « Nous trouverons bien un moyen de te faire rencontrer de la "schtrasse" ² ».

Le secrétaire de l'Amiral, un sergent-major de la coloniale, nous confirme que son chef est disponible. « Pas plus d'un gros quart d'heure » précise-t-il. En entrant dans le bureau de l'Amiral, je rectifie instinctivement la position devant le drapeau français exposé dans sa vitrine d'acajou aux bronzes étincelants. Je me présente es qualités de géomètre de l'État et de lieutenant de réserve. L'amiral a un sourire et me demande :

- Lorsque je commandais mon unité en mer de Chine, il y avait au port de Haiphong où nous avions un comptoir, un Capitaine de Corvette Maurice de Berdeilhe qui effectuait son temps de service à terre au bureau de l'avitaillement. J'ai ouï dire qu'il est décédé peu après ainsi que son épouse laissant un orphelin. J'ai cherché à avoir des nouvelles de cet orphelin par les œuvres de la Marine, mais on ne m'a pas renseigné, ils n'en avaient pas de trace. Cette famille était-elle de votre parentèle ?

- Oui Amiral. Je puis vous donner des nouvelles de cet orphelin. Ses parents ont contracté le choléra, donc, sur le clipper qui les ramenait de l'Indochine. Ils ont été mis en quarantaine un peu avant d'entrer dans le pot au noir dans l'Atlantique car ils avaient été en bonne santé jusqu'après le passage du Cap de Bonne Espérance. Ils sont décédés à deux jours d'intervalle en rade de Bordeaux. Le navire était sur ancre où il est resté en quarantaine. Fort de son autorité de médecin colonial, le frère du Commandant de Berdeilhe, qui était alors professeur de médecine à l'École de Santé de la Marine à Bordeaux, a pris en charge son neveu et l'a immédiatement soustrait à l'ambiance du navire. Ce qui l'a sans doute sauvé puisque qu'il y a eu trente décès parmi les passagers et un nombre que je ne connais pas parmi l'équipage. Ensuite la vie a passé et ledit neveu a l'honneur de se présenter à vous aujourd'hui.

- Vous seriez donc le fils du Commandant de Berdeilhe !

- C'est cela. Et nous nous sommes trouvés une année ensemble à Saint-Cyr votre adjoint ici présent et moi-même. »

Ces civilités accomplies, nous passons aux choses sérieuses. L'Amiral me déclare que pour les affaires militaires et de renseignement, il est le conseiller direct de son Excellence l'Ambassadeur Ministre Plénipotentiaire. Il ouvre donc l'enveloppe que j'ai soigneusement évité de montrer aux Pinkerton. Il y trouve la lettre de recommandation du Consul de Savannah. Il réagit immédiatement : « Il vous faut un passeport diplomatique. Je vais faire donner les ordres au consul. Attendez-moi un instant. »

« Avec lui, cela ne traîne pas », fait Simon. « Je suis sûr que tu ne regretteras pas de nous avoir rendu visite. »

² En langage Saint-cyrien, il s'agit d'autorités militaires. Une fois qu'on a quitté l'École, on applique ce vocable à toute autorité d'un rang relativement élevé.

L'Amiral revient, en riant. « Ces riz-pain-sel sont vraiment des crapauds. Il a fallu que je dérange le Premier conseiller mais l'établissement du laissez-passer diplomatique est en cours. Bon, je ne sais si vous aurez l'occasion de venir souvent nous rendre visite. Mais le télégraphe passe et passera toujours parce que dans toute guerre les gouvernements ennemis se ménagent toujours des moyens de contact. C'est indispensable. Mais votre idée de s'occuper des blessés est excellente. Vous vous lancez sur un terrain en friche, mais vous aurez tous les prétextes pour parcourir le pays. En prenant garde aux balles perdues, toutefois.

Balles qui ne seraient pas forcément dues au hasard. Où logez-vous ?

- Pour le moment, nulle part parce que j'ai voulu rendre visite à M^{lle} Barton immédiatement. Pour venir ici, j'ai pris un fiacre et j'ai mon sac au vestiaire de la réception de l'ambassade. Je comptais reprendre un fiacre pour trouver un hôtel proche de la gare vers le sud.

- Écoutez-moi, vous n'êtes pas pressé. En outre, je voudrais bien savoir où vous comptez vous rendre.

- Je compte prendre le train aussi loin que je peux pour rejoindre Richmond d'abord et de là continuer vers Charleston.

- Bon tout cela me semble fort possible mais cela va prendre du temps à organiser. Vous allez voyager dans les trains d'au moins trois compagnies différentes. D'abord, il vous faudra en partant d'ici prendre une voiture pour aller jusqu'à Alexandria. Il n'y a pas de train pour le moment entre Washington et Alexandria. Il y a bien un service de diligences par le *Long Bridge* mais comme nous avons des voitures et que Simon doit se rendre là-bas, nous avancerons un peu son déplacement et il vous conduira. Vous avez ensuite un train direct jusqu'à Gordonsville. Là vous avez une ligne de marchandises qui dessert directement Richmond. Il y a paraît-il des trains de voyageurs, mais là, c'est *terra incognita* pour nous. Il vous faudra vous débrouiller mais je ne pense pas que cela vous trouble. De Richmond, vous reprenez une ligne avec des trains réguliers de voyageurs. C'est la ligne qui passe par Petersburg et qui descend jusqu'à la mer. À Wilmington, nouveau changement de compagnie et d'écartement de rails...

- Je sais : j'y suis passé à l'aller. J'en ai cette fois pour plus de quatre jours de voyage. Le temps de faire des rencontres. Et puis les voitures ne seront pas toujours confortables.

- Ah ça ! Nous ne sommes pas en France. Vous risquez aussi de rencontrer de plus en plus de trains de troupes. Préparez votre chambre photographique. À propos, nous pourrions communiquer par le télégraphe. Mais bien sûr il faut pouvoir crypter les messages. Avez-vous de quoi le faire et savez-vous vous y prendre ? »

Nous parlons un moment technique du chiffre et il se montre rassuré de mes connaissances dans ce domaine. Nous convenons d'utiliser le code Kiel avec comme ouvrage de référence une édition répandue mais destinée aux « gens de bien » du *Tartuffe* de Molière. L'algorithme est assez simple : page, ligne, place du mot dans la ligne. Pour les mots épelés parce que ne se trouvant pas dans la pièce, la page, le numéro de la ligne et on prend la première lettre de la ligne ou la dernière, selon le nom de personnage qui annonce le passage épelé. Le nom de personnage masculin annonce un passage ou l'on prend la dernière lettre de la ligne comme lettre épelée, le nom de personnage féminin indique qu'il faut prendre la première lettre de la ligne. On a ainsi des groupes de chiffres uniquement et aucune lettre. L'ouvrage est suffisamment long pour que l'on puisse trouver les mots entiers dont on a besoin et n'avoir que rarement besoin de passer par le chiffrement à la lettre. Je lui parle des disques de chiffrement que l'on m'a donnés. Il les connaît mais les trouve trop élémentaires. Je suis bien de son avis.

Cette conférence technique terminée, nous quittons l'ambassade avec mes papiers diplomatiques. Simon nous accompagne. Nous sommes convenus que nous allons organiser au calme mon voyage de retour vers Charleston. En tout cas tenter de régler au mieux les questions de réservations de billets de trains lorsque ce sera possible. Le télégraphe est bien

une machine merveilleuse, mais l'efficacité des employés de gare peut laisser à désirer. En attendant demain, il a été décidé que je serai logé ce soir à la résidence de l'attaché militaire, dans l'appartement qu'il a mis à la disposition de Simon. Nous quittons donc l'ambassade qui est en quartier un peu périphérique de la ville, vers l'est, pour rejoindre la résidence de l'Amiral. Il n'y a pas une demi-lieue à couvrir. Pendant que nous sommes restés à parler travail à l'ambassade, Simon a envoyé un coursier à cheval à la résidence pour informer Madame de Piétri qu'il y a deux convives ce soir.

Lorsque la berline bleu marine à toit de molesquine granuleuse noire entre dans le parc de la résidence, Mme de Piétri nous attend sur le perron qui domine l'aire à voitures. Le valet de pied saute à terre depuis la banquette de conduite et ouvre la portière de l'Amiral. Nous descendons à gauche Simon et moi et je scrute par habitude la rue à travers la grille de clôture. Incorrigible. Je ne peux manquer de repérer le chapeau melon immobile de l'autre côté de la rue. Il ne s'est pas collé à la grille verte en fer forgé, mais je l'ai tout de même repéré. Décidément, l'Écossais a des hommes partout. J'espère qu'il ne sera pas surpris que j'aie pris contact avec l'ambassade de mon pays. Enfin, je lui en parlerai ou je lui écrirai, à l'occasion. Ou mieux, j'en parlerai à mon contact en Caroline du Nord s'il se manifeste.

Une fois que nous sommes entrés et que le majordome a reçu nos manteaux et fait porter mon bagage dans la maisonnette de l'attaché militaire adjoint, l'Amiral nous invite à passer brièvement dans son bureau. Je lui parle du « Pinkerton ».

- Ce n'est rien. Cela fait des mois que cela dure et auparavant il s'agissait de policiers de la Ville de Washington. Depuis quelques temps, et nous savons pourquoi, ce sont des « *executives* » de Pinkerton.

Nous passons une soirée fort agréable. Au dîner, l'Amiral nous raconte un peu la vie à Washington, telle qu'il la voit. Le point de vue de son adjoint est complémentaire parce que les deux officiers ne vivent pas forcément les mêmes événements sous le même angle. Manifestement, ils s'entendent fort bien et le strict respect de la courtoisie et de la discipline formelle ne nuisent pas à cette entente. Je suis fort surpris, toutefois, que Madame de Piétri appelle Simon par son prénom. Nous-mêmes ne nous y sommes mis qu'après plusieurs mois parce que nous préférons nous appeler par nos noms de famille.

- Vous savez, Berdeilhe, je trouve fort intéressant et utile que le capitaine Casaubon ait une autre vision des choses que moi-même. Cela me permet de ne pas me faire aveugler par les autorités locales qui ont une vision plus parcellaire et partielle des choses. Il a découvert des artisans remarquables dont on ne nous aurait jamais parlé. Ainsi, son maître bottier est un indien cherokee qui a quitté sa réserve pour devenir un États-unien qui se veut digne de ce nom. Eh bien, vous me croirez ou non, ses clients, fidèles à cause de son habileté, ne l'appellent que « face de terre cuite » et ne lui disent même pas bonjour lorsqu'ils entrent dans son atelier. Casaubon est sans doute un des seuls à lui donner du « *Sir* » et à l'appeler par son nom.

- Porte-t-il un nom indien ?

- Oui, mais il a aussi un nom « chrétien ». Il ne nomme Thomas Twopersons.

- De l'humour, sans doute ?

- Plutôt de la mise en boîte des gens de l'état civil local. Nous sommes devenus des amis, bien sûr. D'abord, je n'ai jamais marchandé ses prix. Il m'est arrivé, surtout au début quand ma solde arrivait mal, de devoir reporter un travail que je voulais lui confier. Je le lui expliquais et il me gardait la matière première pour le moment où je serais revenu en fonds. Depuis, cela va mieux et je le fréquente régulièrement pour des ressemelages. Parce que les rues pavées et les trottoirs au macadam et gravier sont une torture pour le cuir des semelles des bottes et chaussures.

- Il faudrait que je le rencontre, parce que j'ai peut-être une solution pour ce problème.

- Tu donnes toujours dans la chimie artisanale ?

- Moins en ce moment, parce que je n'ai pas pu installer de laboratoire...

- Qu'est-ce que c'est que cette histoire de chimie artisanale ? » s'inquiète l'Amiral.

- Rien de bien méchant Amiral. Berdeilhe nous amusait toujours à Saint-Cyr par ses trouvailles pour raviver le cuivre des boutons au moment des revues de paquetage ou pour rendre au canon de nos fusils un bleu magnifique sans traitement à chaud. Quant au sabre de notre « voraçon³ » il était toujours le plus brillant de la compagnie. Au grand dam du Vorace. Et bien sûr, c'est Berdeilhe qui était chargé de faire briller le sabre de notre chef de section. Je suis fondé à penser qu'il a trouvé un moyen de remplacer le cuir par quelque chose de plus solide. »

Je dois alors exposer le plus simplement du monde pour éviter d'ennuyer Madame de Piétri que l'on peut remplacer les cuirs par du caoutchouc durci et que cette matière existe.

- Mais dites-moi, jeune Berdeilhe, n'auriez-vous pas déjà suggéré l'emploi de cette matière sur quelque corvette de la Royale ? À propos de carabines, ou de mousquets, ce me semble...

- Sur la frégate L'Archéon, en effet.

- Il n'empêche, cette histoire de chimie artisanale m'interroge. Que peut-on entendre par là ? Ne cherchiez-vous pas quelque pierre ?

- Comme d'autres, Amiral. Une pierre qu'il faut apporter à l'édifice sacré de la connaissance. Moi, je ne la taille pas, mais comme beaucoup d'autres je la cherche. N'est-ce pas là l'essentiel : le chemin plutôt que le but ?

- N'auriez-vous pas subi quelque initiation ?

- Si vous pensez au bahutage à Saint-Cyr, si. Mais si vous pensez à quelque bandeau ou quelque cabinet de réflexion, non. Pourtant, une partie de cette symbolique m'est fort familière parce qu'elle servait déjà aux adeptes de la « Table d'Émeraude⁴ ».

- Je vois. Et donc à force de travailler sur les calcinations et les dissolutions, vous vous êtes mis à disposer de produits utiles.

- C'est cela même. Et j'en fais profiter les gens de mon entourage lorsque j'en ai avec moi.

- Eh bien, demain matin, en allant tenter de vous occuper de votre voyage en train, profitez-en pour visiter un peu Washington et rendre visite à ce M. Twopersons.

Après le dîner « à la française », c'est-à-dire préparé au plus près des coutumes françaises mais avec les denrées locales, une charmante jeune mulâtresse vient au salon et s'assied au piano. Elle nous joue d'abord des airs traditionnels européens bien classiques. Ensuite, une fois que ses mains se sont assouplies, elle se met à jouer une musique que je ne connaissais pas. Aussi rythmée que la variante de biguine qui se joue aux Antilles, mais avec la finesse d'un piano de haute qualité bien accordé. Je suis impressionné par l'agilité de ses mains mais aussi et surtout par l'expression de son visage qui évolue à l'aune de ce que traduit sa musique. On a l'impression que ses sentiments les plus profonds partent du fond de son âme pour s'échapper d'elle par ses mains vers nos oreilles et par son visage vers nos yeux. Je ne sais ce que ressentent les autres mais pour moi il s'agit d'une sorte de charge de cavalerie qui s'engouffre en mon âme en deux axes de pénétration, mon ouïe et ma vue. Moi qui me pensais plutôt insensible à toute autre musique que la classique, me voici remué en profondeur par la voix profonde, grave et mélodieuse de cette jeune femme noire qui fait transparaître toute la nostalgie de la vie dans son Amérique. Au bout d'une demi-heure, elle s'arrête de chanter et de jouer et reste pensive, les deux mains posées sur ses genoux. Le silence qui suit est encore empli des vibrations de sa musique et de son chant. Et puis elle se lève et nous sourit légèrement avec modestie. Personne n'applaudit mais elle n'a pas besoin de ce style de manifestation de masse somme toute vulgaire. Je jette un coup d'œil circulaire et mesure que je ne suis pas seul à être bouleversé par ce que nous avons entendu.

³ Lieutenant chef d'une section d'élèves officiers à Saint-Cyr. Les Commandants des compagnies qui regroupent plusieurs sections sont surnommés les « voraces ».

⁴ Il s'agit d'un grimoire de référence dans le monde de l'Alchimie.

- Merci, Martha » fait l'Amiral. Mais il ne peut aller plus loin. La jeune femme se tourne vers moi et son regard croise le mien. Après un bref salut de la tête, elle nous libère en nous annonçant qu'elle prend congé pour la nuit. Sa parole, sans rompre le charme, nous rend notre liberté de mouvements.

La chambre où je loge est une bouffée d'air frais tant j'ai l'impression de me retrouver en France. Je dors comme un bébé jusqu'au moment où l'on frappe à ma porte. Un coup d'œil à ma montre posée sur ma table de nuit et je me rends compte avec horreur qu'il est l'heure de se lever. Ce que me confirme la voix de Simon Casaubon. Une demi-heure plus tard, je suis prêt à déjeuner. À la salle à manger où nous descendons de concert Simon et moi-même, nous trouvons, outre l'Amiral et son épouse, Martha qui paraît toute guillerette. On est sur le point de nous apporter le pain frais, le café chaud et le thé. Martha s'approche de moi et me dit : « Il paraît que vous avez rencontré M^{lle} Carla Barton.

- Oui mademoiselle. Nous partageons beaucoup de points de vue.

- Êtes-vous aussi abolitionniste ?

- Évidemment, mais dans le principe et non pour en faire une position politique dans un pays où la question est source de grave conflits.

- Ce qui signifie ?

- Que je ne prends pas parti dans le conflit qui s'annonce. Mais aussi que, pour moi, tout homme naissant libre et égal en ses droits à tous les autres hommes quelles que soient sa race et son origine, je considère tout habitant de ce pays comme un être humain à part entière. Mon propos est surtout de faire en sorte de porter secours aux blessés de cette fameuse guerre que je viens d'évoquer. Et toujours quelles que soient sa race ou la faction pour laquelle il combattra.

- Mais ne pensez-vous pas que la cause sudiste est indéfendable ? Pourriez-vous admettre de combattre pour le maintien de l'esclavage ?

- Moi je ne pourrais pas combattre pour cette cause-là. Mais l'esclavage est de toute façon en train de perdre du terrain et nombre de confédérés ne se battront pas pour l'esclavage, mais plutôt contre l'invasion qu'a décidée le gouvernement de Washington. Seulement je précise que quand une balle entre dans un corps elle y fait un trou d'où coule du sang, rouge dans tous les cas, et de même nature quel que soit l'homme touché. Et cet homme a une famille, des parents, des enfants, des amis pour lesquels sa blessure ou sa mort est un drame.

- Vous n'êtes pas nègre, cela se voit.

- Suis-je moins qualifié pour donner mon opinion ? Vous savez, nous parlons, nous parlons mais ce qui compte c'est ce que nous ferons dans les circonstances délicates ou dramatiques que nous vivons au cours de notre avenir.

- C'est vrai. Qui vivra verra. »

Après le déjeuner, je prends congé de Mme de Piétri que je remercie de son accueil, de l'Amiral que je remercie pour son aide et de Martha à laquelle j'exprime ma reconnaissance pour tout ce qu'elle m'a dit, grâce à la soirée d'hier soir mais aussi à notre échange de ce matin.

Je suis en tenue correcte, aussi ai-je dû accrocher mon revolver à son ceinturon. C'est un peu encombrant mais il est plus prudent de pouvoir faire face à une éventuelle attaque au cours de mon voyage aussi ai-je décidé de ne pas le ranger dans mon sac. Car j'ai beau ne pas être particulièrement va-t-en guerre, je tiens à ne pas me laisser massacrer par les profiteurs de périodes troublées, pillards, voyous, escrocs et autres aventuriers de tout poil.

Simon a pris un cocher de l'Ambassade qui nous conduit dans un cab à deux roues et un seul cheval. Ce style de voiture est assez courant dans le nord de la Virginie, et Washington se trouve au contact de cet État qui a fait sécession. Nous parcourons d'abord les rues et avenues de la capitale fédérale pour nous rendre vers le Potomac et ses ponts qui

permettent de rejoindre le comté d'Alexandria⁵. J'emplis mes yeux de cette ville qui par bien des côtés diffère de Paris, notre capitale lumière. On sent bien que les édiles tiennent à faire de cette ville une cité moderne. Mais les notables qui visitent Londres et Paris tiennent aussi à disposer de bâtiments cossus qui n'ont rien à voir avec les maisons de bois si fréquentes aux États-Unis. Ici, on trouve la brique de New York mais aussi la pierre de taille. La rue où nous nous arrêtons a été peinte par une artiste locale qui en a fait tirer de nombreuses estampes. C'est pourquoi Simon a tenu à me la faire visiter. À l'horizon nord, le nouveau capitol – encore en construction en réalité – domine la ville de sa masse blanche.



À l'horizon nord, le nouveau capitol domine la ville de sa masse blanche.

Nous repartons vers le Potomac. Simon ne sait pas exactement par quel pont il va nous faire passer. Il demande au cocher de se porter d'abord sur la colline qui domine le pont de l'aqueduc. Ce pont est en effet praticable pour les voitures légères. La route qui y conduit escalade une colline et à l'état de la chaussée, en terre et avec des ornières, on se rend aisément compte de ce qu'il ne s'agit pas d'un itinéraire courant. Arrivé au sommet et sur la ligne de crête nous avons une vue plongeante sur le Potomac. Et nous découvrons que nous ne sommes pas seuls. Deux hommes sont en grande discussion et sans doute sur une question importante parce que bien que le débat semble animé il se fait à voix basse. Le plus grand des deux porte haut-de-forme, jaquette et bottes souples dans les tiges desquelles entre sa culotte d'équitation. Il ressemble à un cocher, mais je ne repère pas sa voiture. L'autre ressemble à s'y méprendre à Allan Pinkerton. Il jette un coup d'œil dans notre direction, son regard fait une pause sur mon visage, mais imperceptible et il ne me salue pas. On pourrait croire qu'il ne m'a pas reconnu. J'observe la même discrétion, fais une fois de plus la « *poker face* » et concentre mon attention sur le « pont de l'aqueduc ». Apparemment, on pourrait passer par là mais rien ne l'assure. Il va falloir que nous approchions de l'accès pour nous assurer que le passage est autorisé. Le Potomac fait la frontière entre le District de Columbia où se tient la ville de Washington et l'État de Virginie qui a fait sécession. Autant dire qu'une partie des soldats qui ont traversé Baltimore il y a quinze jours dans les conditions acrobatiques que l'on sait se sont déployés sur cette ligne face au Sud et aux « rebelles ».

Nous décidons de repartir vers le pont suivant. C'est celui que les gens de la région nomment le « *long bridge* ». Et évidemment, nous savons que nous croiserons beaucoup de troupes.

⁵ Alexandria se nomme de nos jours Arlington.

En différents endroits, nous avons déjà croisé de petites unités de gens encore en civil qui reçoivent une instruction élémentaire sur les principes de base de la discipline militaire. Dans ce pays, la plupart des hommes et nombre de femmes savent tirer avec des armes à feu. Le malheur pour eux c'est que savoir tirer ne suffit pas pour faire un bon soldat. Et un bon soldat au plan individuel doit encore apprendre à travailler en équipe pour que son unité obtienne des résultats concrets sur le terrain.

Avant de repartir, je jette un dernier coup d'œil au pont de l'aqueduc. Pour je ne sais quelle raison, je note qu'alors que les arbres des régions que je traverse depuis le début du présent voyage sont déjà en feuilles ceux d'ici ne sont encore qu'en bourgeons.



Les arbres d'ici ne sont qu'en bourgeons.

Et quand j'écris « ici », je veux dire sur cette colline. Parce que les parcs et jardins des autres quartiers de Washington sont en fleurs et en feuilles. De l'autre côté du Potomac, je prends le temps d'observer un peu Alexandria. C'est une colline habitée que domine une immense propriété, m'explique Simon, dont on ne voit qu'une ligne d'arbres sur la crête.

Le pont de l'aqueduc semble solidement construit, si l'on considère ses piles en pierre de taille. Pourtant la travure en bois semble plutôt « bricolée ». Le boisage qui le couvre n'a pas l'air récent. Ce n'est donc pas une installation qui viserait à abriter les passants de tirs intempestifs dus à des francs tireurs « rebelles ». On aperçoit quelques gros bâtiments dont le plus proche de nous semble vide avec ses fenêtres grandes ouvertes.

On ne voit aucune circulation sur ce pont. Au fur et à mesure que notre voiture descend vers la rive du fleuve, le chemin s'aplanit et s'élargit régulièrement. Nous arrivons enfin à la route empierrée qui longe l'eau calme et brune. Nous ne pouvons pourtant pas faire trotter notre cheval parce que nous croisons des trains d'artillerie avec les attelages à quatre chevaux qui tractent des canons avec leurs avant-trains, les mules qui tirent les camions à quatre roues chargés de munitions. Les pièces d'artillerie sont conduites de la même manière

que chez nous : sur chaque pièce de tête de colonne de batterie, un sous-officier monte l'animal de tête situé à gauche tandis qu'un officier monté sur le deuxième cheval de gauche s'assure de ce que la colonne suit bien le convoi⁶. Les autres pièces suivent, guidées par un sous-officier seul. Les hommes des pelotons de pièces sont transportés dans des chariots étroits à quatre roues que l'on nomme des « camions ». Pour des raisons de célérité, on évite de faire tirer ses véhicules par des bœufs qui sont puissants mais trop lents. Les camions sont tirés par des mules, animaux sobres et solides et qui peuvent suivre les chevaux lorsqu'on les lance au trot. On comprend bien que notre voiture n'est pas prioritaire et que nous devons souvent nous garer pour laisser passer les convois. Nous arrivons enfin au Long Bridge. Il est désert et gardé par des soldats qui en interdisent l'accès.



Le « Long Bridge » est désert et interdit par des soldats.

Les soldats nous précisent que les travaux portent sur le remplacement des rails de la voie unique qui équipait l'ouvrage. L'officier de service nous confirme que le passage le plus proche est bien le pont dit « Chain Bridge » qui est ce qu'on appelle en France un pont cage. Il s'agit d'un pont plus court en amont et proche de quelques îles que surplombe un fort solidement armé.

De là, une route conduit directement à la ville d'Alexandria et à la gare vers le sud. Les soldats nous dévisagent un peu méfiants tandis que leur officier est très courtois. Ils ont bien compris que notre voiture appartient à quelque organisme officiel et notre accent lui permet de comprendre que nous sommes européens, belges, suisses ou français. L'officier de

⁶ En France, on appelle « sous-verge » le sous-lieutenant qui tient ce poste, puisqu'il est à hauteur de l'articulation entre le timon de l'avant-train auquel sont attelés les deux chevaux arrière et la sous-verge à laquelle sont attelés les deux chevaux de tête. De sous-verge, le nom a dérivé vers « sous-bitte » en un trait d'humour douteux. C'est devenu le surnom du grade de sous-lieutenant qui perdure dans l'armée française.

service est jeune et son port de l'uniforme trahit le militaire professionnel. Il n'a sûrement pas quitté West Point depuis longtemps.

Simon me regarde, amusé, et ordonne au cocher de nous conduire à « *Chain Bridge* ». La route est rapide et sans encombrement. Nous ne tardons donc pas à arriver devant le pont qui va enfin nous conduire de l'autre côté du Potomac.



*Nous ne tardons donc pas à arriver devant le pont
qui va enfin nous conduire de l'autre côté du Potomac.*

L'ouvrage est solidement construit avec travure en bois, poutrelles de fer et chaînage en fer riveté. Il y a bien quelques civils en bras de chemise mais l'essentiel du genre humain est représenté par des soldats en pause. Nous arrêtons notre voiture, à la recherche d'une autorité. Au loin, vers le milieu du pont, j'aperçois un officier monté sur un cheval de charge. Les soldats qui attendent près d'une guérite nous regardent avec curiosité. L'un d'entre eux est même figé, l'arme sur l'épaule. Je note que la travure du pont est couverte d'une épaisse couche de sable à gros grain. C'est évidemment pour récupérer l'urine et le crottin des chevaux et aussi pour éviter les blessures aux pieds des animaux de trait. L'officier s'approche au pas calme de sa monture. Nous allons bien voir si le laissez-passer de Pinkerton fait son office. L'atmosphère de Washington me semble décidément bien lourde d'une ambiance de méfiance larvée. On est loin de l'apparente insouciance de la Caroline du Sud.